

DÉBRIS DE TUER

Matthieu Gosztola

DÉBRIS DE TUER

Préface de Bernard Pignero

Atelier de l'agneau

DU MÊME AUTEUR

Sur la musicalité du vide
Atelier de l'agneau, 2001

Sur la musicalité du vide 2
Atelier de l'agneau, 2003
(Prix des découvreurs 2007)

Matière à respirer
Création et Recherche, 2003

Recueil des caresses échangées
entre Camille Claudel et Auguste Rodin
Editions de l'Atlantique, 2008

ISBN 978-2-930440-24-8

Et quoiqu'à la pitié leur destin nous invite
On jouit en secret des malheurs qu'on évite.
(Lucrèce : suave, mari magno…)

En 1994, Matthieu Gosztola était un enfant. Rien dans son destin personnel ne le prédisposait à étudier cette page particulièrement atroce de l'histoire du monde. Poète d'un lyrisme subtilement distancié, maintes fois publié depuis l'adolescence, étudiant en lettres consacrant son mémoire à Alfred Jarry et son époque, il aurait pu en toute conscience se convaincre que le sort des victimes de ces lointains massacres ne le concernait pas plus que la parole des survivants.

Mais dès lors qu'une question emprunte les circuits démultipliés de sa réflexion portée par nature à l'exhaustion, et si de surcroit elle heurte sa sensibilité dont la juvénile ardeur est encore et heureusement intacte, il est inévitable qu'il s'en saisisse. Il y consacre alors le meilleur de ses forces, des tonnes de lectures, des nuits d'insomnie et d'innombrables ébauches de textes faisant appel à toutes les ressources des modes d'expression dont le talent et le travail lui ont donné la maîtrise.

Pourtant, face à une réalité aussi monstrueuse que ce génocide africain, les armes conceptuelles de ce très jeune intellectuel français pouvaient paraître bien légères et son entreprise d'en rendre compte bien présomptueuse. Matthieu Gosztola s'en explique longuement dans un travail théorique parallèle à ce recueil qu'il propose sur le net (*http://introduction-au-livre-debrisdetuer.over-blog.com/)* Dans *Débris de tuer*, ce n'est pas le philosophe engagé qui parle mais le poète.

Mais justement, comment passe-t-on de l'horreur génocidaire à la poésie ? Simplement, en refusant la confortable excuse du *suave mari magno* sur laquelle repose toute la bonne conscience de ceux qui savent et ne veulent pas savoir : « Le plaisir profond de n'y être pas » (Jean Baudrillard). Or cette « simplicité » n'est donnée qu'avec parcimonie à ceux qui se lancent dans de telles entreprises. On ne fait pas toujours de l'art avec de bons sentiments, encore moins avec de légitimes indignations. Avec les plus louables intentions du monde, des écrivains parmi les plus grands, à l'instar

de peintres de genre ou de musiciens à programme ont élevé d'indécentes stèles à de malheureuses victimes de la folie meurtrière des hommes.
Si Matthieu Gosztola signe ici un recueil d'une rare plénitude formelle et d'une réelle portée humaniste, c'est qu'il se maintient avec une sorte de grâce d'état dans les limites d'un projet nourri autant de sa profonde sollicitude à l'égard des victimes que de sa volonté de ne rien laisser paraître d'une commisération doloriste à laquelle le lecteur ne pourrait que se laisser entraîner à sa suite. Il s'agit pour lui de dégager des récits des massacres et des témoignages dont il a accumulé la lecture, ainsi que des nombreux films et reportages qu'il a visionnés avec cet esprit scrupuleusement exhaustif de l'universitaire occidental, les voies mystérieuses dont seule la démarche poétique la plus pure lui donnera accès pour entrer dans l'âme et le corps suppliciés d'homme et de femmes dont il accompagne la parole ou le silence aux limites extrêmes où une pensée ne peut plus trouver de langage pour s'exprimer. De ce travail d'identification avec des êtres soumis à l'intolérable absolu se dégage un discours dont il a respecté – comment en eut-il été autrement ? – le caractère radicalement impénétrable. C'est la force de ce texte de « combattre, ne fut-ce qu'un instant le non-sens génocidaire » et de trouver encore des mots, au besoin mutilés, pour nous dire que rien ne peut se dire au-delà d'un seuil d'inhumanité que l'on a fait irrémédiablement franchir à ceux qui cherchent encore à s'exprimer avec toute l'énergie d'un désespoir radical.
On ne trouvera rien dans ces pages qui soit insoutenable pour les « âmes sensibles ». On ne les lira pas impunément pour autant. Car au-delà de la mise en mots et en page de Matthieu Gosztola, dans sa démarche humble et précise de passeur, ce sont tous les suppliciés de l'histoire de l'humanité, ceux d'hier que nous commémorons parfois, ceux d'aujourd'hui que nous préférerions ignorer et ceux de demain que nous ne saurons pas épargner, qui interrogent directement notre conception de la condition humaine et indirectement notre raison de vivre dans ce monde magnifique et terrible.

Bernard Pignero

« Que je fasse pénétrer en vous un conte » ?
Non
« Que je vous réveille par la vérité »

en un mot tous ces êtres
pour qui le monde est plein de doutes

qu'une preuve matérielle les étrenne

(je ne peux exclure par le milieu
votre rôle dans le silence inconnu)

I.

Alors on démarre l'écoute
un an
avant la fin de la fin

on n'a pas de théorie
sur le chemin

ils entendaient communiquer à la radio-Télévision

libre des Mille-Collines

mais ça n'a pas duré

ils se sont mis *muhere iruhande*
à lancer des branches
sur la saison en cours

et le présent de justesse h
parce q j
que l'avenir a déjà mangé yl j l
m

(Région de Gisenyi, 7 avril 1994)

en ce sens
fatigués par le qui-vive des récoltes

c'est la paume
sur la machette

matière en rythme

les coupures
leur évitent
toute une vie

débris de tuer

…………………….
l(a)mort(à)s(e)fr(ô)ler
……………………………………

le silence est inquiétant
le bruit est inquiétant

ce qui n'est pas inquiétant
n'existe pas

être surpris
être pris

: qui viennent de loin

(Région de Gisenyi, 10 avril 1994)

on n'est pas totalement déployés
(ordinaire lundi)
on comprend

Ibyishaka ?

que ce n'est pas de la même façon

que notre mort est posée vers les choses

ou dans les choses
selon notre âge

ou selon le sens du chemin

la douleur et la
hâte à fuir le
danger toujours
crépitant rend les
avoisinants
étrangers avec
leurs plus intimes

je veux durer plus d

(je pense qu'un abri est caché à un endroit
dans chaque seconde elle me soupèse)

danslescourseslesfeuillages

(Sommet de la colline qui domine Nyanza, 12 avril 1994)

apprendre moi je pense
à tous ceux en embuscade
et de quelle manière
on va demander pardon au malheur

je ne fléchis plus comme
avant et je promets *byinira*
*agatebetebe n*de*zag*ne*uha*
*amata y'*plus*inyana*
recommencer

(Nous
courons
Je
m'avale
Ça
chasse)

ENFONCÉS DANS LES LATRINES
CORPS ENFONCÉS DANS LES LATRINES

COUPÉS
POUR PASSER PAR LE TROU DES LATRINES
…………………………….
du monde
de l'effritement des corps

wafunguriye ko ndi impunzi

classé silence

plus simple
qu'un bout de voile

(Nyanza, 15 avril 1994)

épargnés
parce qu’absents

en fin de montagne de Nkomero

parce qu’elles coopèrent par centaines

les m.m.ns ~~leurs enfants~~
mujye mureka abana à l’étang

commencent *abana ni abanjye*
à assimiler qu’elles sont finies

(Ça maugrée
Ça ahane)

toutes les visions d’œil et d’oreille sont à avaler

au matin sur la route
qui mène au bureau communal de Murama nous
courons jusqu’à l’église (vœu)

et les gens « qui ne coulent pas de leur sang
coulent du sang des autres »

entrant ainsi dans l’usine de nos ruses

(Nkomero et Murama, 16 et 17 avril 1994)

on maintient les astuces à jour
cela est très apprécié
et quand les tirs semblent vous atteindre
quand la peur semble prendre possession de vous

de tous côtés
six personnes touchent par hasard
la corde qui s’use

ishinge et umukenke

: plantes qui choisissent la direction
le vent

oiseaux en groupe
: nyirabarazana

ce vocabulaire
habitué à notre existence

pour débusquer
on ne peut pas non plus découvrir

beaucoup de ruses
parce que la course fait le souffle bref

demanderpardon~~crier~~gémirvomirsaigner

(Nyanza, 21 avril 1994)

ce groupe est sans manigances

« je suis un garçon de qualité militaire »

on peut toujours
dans la même direction
se gâter en s'éparpillant

« la mort est ce qui s'envisage
avant d'être ce qui un peu s'accorde »

le silence militaire

il
il
il a

il nous a tout raconté
il gouverne les silences acharnés et les mots de connivence
il fait la pensée et les gentillesses

il n'oublie ni les encouragements ni les vérités

« avec les zigzags
ils partagent le visage en quartiers
pour que les silences sanglotant (…) »

chaque journée sans
blessure nous allonge
dans l'espoir fou

(Route Muyira, 27 avril 1994)

dans la fuite
on se crée des passages
pour nos fatigues

nos silences
font des contours
en petites assemblées

le tiers
du moral solitaire a perdu la partie

on doit gérer
sans général

les accrocher par des mots
faisait chauffer le moral solitaire

par leurs joyeux
« *qui va mourir* ? »
sur une colline de Rubavu

ils

dormir sur les
excréments ça
nous fait un
peu de honte
qui se mélange
avec la salive

(Colline de Rubavu, 30 avril 1994)

s'évaluer

: la vitesse
: les connaissances en renfort

) les nouveaux
en premier lieu
sont une gentillesse (

comment ne pas avoir d'effet
comment ne pas déraper

la souffrance

et aussi
la chance une sœur un ange
le bord d'un panier un tee-
shirt protégeant
une bouteille d'
urwagwa

avant de
main

et d'ailleurs quand le temps
nous accordera un petit et des biens
il faudra
faire déposer un avis

on fait le zigzag que fait la peur
(vivre en gibier nous désapprend de parler)

(Colline de Rubavu, 1er mai 1994)

barrière
d'interahamwe
jouant
au damier

leurs jaquettes
en blue-jeans
dissimulant
des pistoles et/ou
des grenades

)en ce domaine
en général
la machette court

« je »
à tue-tête
le visage
brusque
ment
tourné vers « je »(

est galopant
et fait les turbulences

: des preuves
me montrent en retour
la chance dans une poursuite

)) d'autres interahamwe
pour couper les « inyenzi »

leurs familles
font descendre
le départ des expéditions chétives ((

))) les suivent seulement
pour achever les cris

pillage de fin de journée
à reposer nos têtes (((

(Nyanza, 4 mai 1994)

ou sur les faillites
quand la pluie mélange le sang

pour se réconcilier
avec le temps d'après

on se lance des promesses à soi-même
si on devait contenter la chance dans nos ruses

chacun garde ses mots à dire
si jamais la chance est chantante
puis chacun les oublie

on est de futurs enfants
umunzenze et umuniyinya
on s'échange les branches des arbres
pour l'amusement

on se fait des envolées
dans les mots
de la prière

on accepte
en examinant la tranquillité

jusqu'à ce que la mort
soit
pas plus couverte que la journée

sans plus virer ni pirouetter ni descendre ni monter

(Rubavu, 6 mai 1994)

coupante de ce qu'on ne pouvait pas faire
de ce qu'on ne pouvait pas savoir

et l'amour

: on se décide
en fin de chaleur

on évite d'abord
parce qu'on a encore mal d'être ainsi

puis en époux parce qu'on se sent
un peu frais
partagés entre la fatigue et la mort

êtreavecquienvisageunenvolée

je me sens en révolte perdant de rien
car j'ai tout avec moi dans la course

– le rien est suffisant

(Rubavu, 7 mai 1994)

aux jours

déplacés

du jeu de retrouver ma fiancée

aucune intimité pour toujours

se trouver à pieds
assez changés

du ou des gestes
je veux dire

l'un ou l'autre
avant les choses

s'enfuir de son côté du jour

(la vie ça
me prend
par les
jambes)

(Avec A., Rubavu, 8 mai 1994)

au réveil
noms de ceux
insinués entièrement
dans leurs coupures

(d’ordinaire on fait les réveils pour l’espoir)

les cadavres de 20 ans
dans un livre
pour leur éviter le sens

: « NUIT DE L’AUTRE QUI VOUS CONDUIRA À VISUALISER INSTANTANÉMENT », « SON NOM EST PRUDENT », « MESSE MOSQUÉE DE MIMOSA », « CHIFFRE N’EST QUE LE VOYAGEUR », « C’EST POUR MOI À TRAVERS LE PRISME DE NAISSANCE », « JE ME PERMETS LE RAPT », « LES PÈLERINS EN LAINE THERMIQUE », « OU TAPER DU PIED PAR TERRE ET TOUJOURS FLOU », « DES DANSES BRÛLANT LES DOIGTS », « LE TEMPS COULAIT SUR LA PROGRESSION ARITHMÉTIQUE », « UN PARALLÈLE AU DRAME DU FEU », « ORNEMENTATION LENTE », « UNE TRÊVE DANS LES POURPARLERS DE LA POUSSIÈRE », « À TOUT ÂGE JE DEVENAIS UN JARDIN ANGLAIS », « LA LIGNE MARQUANT LE COLLAGE DE LA TÊTE », « QUELQUE CHOSE DE L’ENCHÈRE SOYEUSE », « LE JEUNE GARÇON OBTENAIT UN PAS VERS LE VENT », « CETTE FIN DE CHAQUE FÈVE », « PASSER CONTRE L’ÉTOILE », « RESPECTER LES ACQUIS DE LA CHANCE », « LA CRAINTE DES RÉCITS »…

(Rubavu, 9 mai 1994)

pourquoi une nouvelle journée
renoncer à s'élancer

les disparus
en parler à voix basse

jusqu'à ce que le sommet
nous rattrape

le « n   ous » qu'une personne
a sorti de sa volonté
s'expose à la machette

on a diminué de solitude

on apprend à mesurer notre cri

on fait nos peurs moins sillonnantes
dans tous les sens

devant la mort et ses tracas
au premier jour
on n'avait pas les mêmes lois

on a appris à rebrousser chemin dans nos murmures

et à se contenter sans murmurer de ce qui
ne propose plus de cachette

pardon   *espérer*

(Rubavu, 10 mai 1994)

nous sommes accroupis dans l'eau
en silence

j'ai déniché le premier silence

la première parole
: ils ont coupé devant



sans prendre la peine de
sortir de l'eau *ils*

ont commencé à danser

ils ont pu accéder à la joie parce qu'on a commencé
à ne plus être dans l'abri précaire des quelques pensées
(…) avec le bout des doigts

des « toujours » *ont traversé le lac*
vivre pourra s'apprendre à
la main ?

fouiller
(leur hâte parfois à revenir « travailler »)

dans l

à la
va
-
vite
n e v o u l o n s d i c t e r l e s e m m e n e r

(Lac Muhazi, 12 mai 1994)

on veut rester un somme
on lance des malédictions à la malchance
on gratte le sol sans ces éléments

: des vêtements posés sur la poussière
: des hommes
: le chant des arbres
qu'on sait plus denses

)
on a été encerclés dans les broussailles
(…) et quatre jours
par vertigesvertigesvertigesvertigesvertigesvertigesvertigesvertiges successifs
sans manger

je crois
être puis avoir

mais
l'avenir de
partout
se tient au
présent

comment reconnaître « je » ?
(sans rêve dans le sommeil
pour caresser un peu l'en-dedans)

est-ce qu'être débusqué rend chaque temps plus intime ?

(Près du Lac Kivu, 15 mai 1994)

Nabanje Ruhinzo na Segasagara

une femme
trahie d'être appelée
en échange
des chamailles de la faim

et rien de plus que de simples paroles

l'existence du « gibier » (cafards et serpents)

tubatsembats
embe ram
per dans le
plat
de l'attente

attendre la rapidité des machettes
c.-à.-d. les cris
(: ils sont
le reflet
pour l'oreille
du dépeçage)

parce que « tout le gibier
doit bien disparaître
sans même être mangé »
en quelques sorties
en rituels

« on fait beaucoup de femmes nues
parce que les vautours récupèrent
tout ce qui est valable »

(Lac Kivu, 16 mai 1994)

tous les gisants
qui murmurent

dans la boue sans parole
ngwino nyagasani zub
prêtent

pour ne pas croire
*ry'*au rien*umutima*sans remède
wanjye

s'opèrent les pensées
après chaque souffle

Data wa twese m w i j u r u

rassemblés devant nos silences
par petits groupes on
voit monter vers la chasse

les cris

on ajoute son dernier matin
et on se met à l'écart
pour ne rien partager

Data wa twese mwijuru

(Près du Lac Kivu, 17 mai 1994)

on entend aussi
le tralala des chants des slogans et des rires

on monte un décor
on organise des courses
dans nos paroles orphelines

(on garde chacun le souffle
près du cœur)

on se sent heureux de rien
(parce qu'on ne voit rien de bien secourable)

;

on devine le silence
: il mange tout ce qui est à conserver

) et on se dit qu'ils restent comme ça à danser

pour ne pas descendre arracher
les silences
en préparant les repas (

)) de ceux qui reviennent bredouille
des chants

(…) ils peuvent être nourris par d'autres
comment vivre ensemble

la mort fait œuvre
en quelques séances ((

(Près du Lac Kivu, 18 mai 1994)

le lendemain
ils profitent dans l'après-midi

des expéditions chétives pour achever
notre formation

MUR
derrière des lunettes fumées
cerclées d'or

pour entrer dans nos larmes

on veut rentrer chez soi
comme si rentrer (…)

rentrer pour se recroqueviller
ds le silence pillé de la maison

et déjà ils arriv
ns appel
: inyenzi inyenzi inyenzi inyenzi inyenzi inyenzi inyenzi
inyenzi inyenzi inyenzi inyenzi inyenzi
inyenzi inyenzi inyenzi inyenzi inyenzi
inyenzi inyenzi inyenzi inyenzi inyenzi
inyenzi inyenzi inyenzi inyenzi inyenzi
inyenzi inyenzi inyenzi inyenzi inyenzi
inyenzi inyenzi inyenzi inyenzi inyenzi
inyenzi inyenzi inyenzi inyenzi
inyenzi inyenzi inyenzi
inyenzi inyenzi
inyenzi
j e

(À proximité du Lac Kivu, 19 mai 1994)

les humains

je ne les connais pas

je ne comprends pas
je ne parle pas

ma parole plus que les mots
est aussi de neige

pas de parole (je clôture mon souffle)

garçons derrière une grille

ils ont fini le travail pour le jour entier

des jeunes sont déchaînés
on entend un siège une machette

ils chassent
jetant des massacres

d'abord je dois trois morts
et puis j'insiste pour vivre

(avant de prendre mon rang de cadavre je voulais contester)

(Aux environs du Lac Kivu, 20 mai 1994 *a*)

ils commencent à s'envoler

pour les uns et les autres cités
: la chasse

et on sortira par-dessus les cadavres
d'essence

les contours de la malchance
qui se montre

tout vivre

tapage en force dans ce même temps
au quart de l'après-midi

avenir rêvé
: vivre décemment une minute

se plaindre de brûler

il y a une forte odeur
de violence et de r
wagwa

je n'ai plus de précisions à donner
et dans la fin de l'après-midi
je reçois un coup de marteau

je tombe et je réussis
à m'implanter dans le silence

(Aux environs du Lac Kivu, 20 mai 1994 *b*)

brusquement son premier coup
m'a *rappelé*
et je me suis échappé
de son deuxième coup

………… *et les jeunes suites de chats*

je n'ai plus assez de répit pour le souffle / je tombe

c'est hantant l'éparpillé des corps
: les visages me font des haut-le-cœur
(la mâchoire des chiens dedans l'entour des visages)
…………….

(…) brûlures d'habitations

j'en ai profité pour m' échapper

j'animе
le pied des bourreaux

je pense que personne ne s'arrêtera
dans tous les sens complètement

si maigre qu' n
ne peut plus
faire la
différence entre
mon ventre et
mon dos mon
seul souhait est
de trouver où
cacher mon
visage

(Aux environs du Lac Kivu, 20 mai 1994 *c*)

s'arranger suivant les termes

j'ai trébuché sur les visages

ils sortent de l'indifférence
mouillés de sang au plus intime

je me force à faire com
me si je peux vivre aussi

*

fais saillie dans
où demeure une voix debout

suis comme un peut-être
deviens rouge dans le rapidement

……………………

mais la vie m'a touché et je me suis laissé toucher

j e c r o i s
j e laisse la prière
à l a place de la journée **[intraduisible]**

'ombre brève court
emmêlée aux jambes des bourreaux
……………………..
qui s'endorment
le brillant des épaules

(Nyanza, 24-25-26-27 mai 1994)

je n'étais plus qu'à moitié

toutes les blessures sont revenues

les gens se poursuivaient de tous

on donne un coup de machette
à la durée

le veau sans gémir

cela
secouant
brûlant

cela
sera
bien
tôt
en
flè
che

(Nyanza, 29 mai 1994 *a*)

les fous sont droits
ont de beaux jeux

et leurs oiseaux sont immobiles
dans des cages

avec
hérissées
des flammes sur les contours

[le soleil monté en coulis
dans la forge]

à ce sujet

face à une main

devant
le silence

(Nyanza, 29 mai 1994 *b*)

) j’aurai sous les
paupières
Closes le
costume blanc
(umusungu)
que j’avais
enfant et le
chapeau de
paille que
portait mon
P.re l’année des
rubans noirs (

rêve éveillé sans éponge

traversés
les corps et les miroirs

et cela qui me dévisage……………………

ce qui est pauvre
avant le jour du néon

flanc droit du
mur
amour du jeté

mais un cri

(Nyanza, 29 mai 1994 *c*)

il fait le lit pour l'année

je développe l'impossible

il se penche

gens ordinaires
pour que je me déshabille

heures dans le noir

se tenir et s'endormir pendant que dans le rayonnement du pur
je me retire

tout ça est arrivé

je suis là
ouvrant la porte

bientôt
je serai arrivé

(Nyanza, 29 mai 1994 *d*)

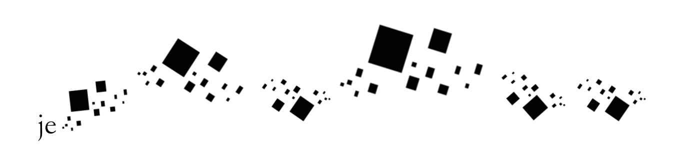
un champ
une chambre
mon rêve

est ma mort

je me lance
je fais très peur

le « tout comme »
aussi proche que la fête des sanglots

dans le présent je saurai ce rien



(Nyanza, 1er - 25 juin 1994 *a*)

leurs dessins sur des maisons mortes
sur des visages

suivant celui qui regarde

le choix me garde *kuroba*

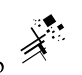
fouilles – l'espaceentreleplafondetletoitl'espaceentrelesoletlelit
l'espacedanslesplacardsl'espacedansleslatrines

fouilles dans les chiffons du monde

je suis capteur

mais je vois devant moi ce jour
qui a forme de cendre

et dans le champ
à marée basse du ciel

p 

(Nyanza, 1er - 25 juin 1994 *b*)

des nombres

loin des arbres je ne sais rien

les blessures incessantes les blessures incertaines

vous savez que du clapotis
se forment les évidences

le Mouvement
) ceux qui se mettent à genoux (

après la foule les péripéties de la tuerie

beaucoup de visages à tours de bras

et une chose
qui s'évanouit

du dollar aux toilettes
j'ai senti le sida
=
je n'ai rien senti je ne sais qui regarde autour de Saturne

multiples directions

je continue la course

me dissipant

(Nyanza, 1er - 25 juin 1994 *c*)

les tueurs sont des arbres géants
tous les soirs dans l'obscurité

je loue les aliments dans mes rêves

en hissant ma tête
je sens les vers

on a posé dessus
des fêtes de médecine

....

....

dire

trouver la proximité
bas dans ma gorge

(je pense que les blessures
hésiteront à choisir le départ)

(Nyanza, 1er - 25 juin 1994 *d*)

il fait jour
les tueurs ont séparé m.m.n de son silence
Gir *so na nyoko ?*
Ye

je les ai suppliés *Nyakamwe*
avec une de mes pensées

m.m.n met son
cri dans le
remue-ménage

Imana où es-tu ?
Où êtes-vous, les Imandwa ?
Toi, Ryangome, où es-tu ?
Vous, les Abazimu, où êtes-vous ?

main
tenant ils l'écartent de son cri
ma m.re elle
fait les
soupirs et
moi je me
tiens en
retrait mais
contre elle
tout

[je suis paralysé au milieu de mon silence
les tueurs continuent de se guider]

(Nyanza, 26 juin 1994 *a*)

une seule balle : la chasse au volcan

………

) tous ces gens tués autour de moi

il faut tout se rappeler
je me mélange
mais
de fond en comble
je suis mon silence

le rien
est au monde (

: je force son corps à perdre trace dans la pensée
…………

parce qu'elle
essaimée

faire de même
plus rien dire

que la mort de m.m.n

ce qu'elle autrefois

les côtes
la colonne vertébrale transpercée d'étoffe

la couleur du sous-v
êtement de ma m.re

(Nyanza, 26 juin 1994 *b*)

le vrai nom

en sorte que les mauvais rêves
et les pardons de tout

danslesmaraislesang

on talonne la chance
parfois sans bouger
même pour un pleur

les marques sur tous les gens qui ont couru

dorénavant se croiser n'est plus
s'en contenter

des espoirs de sauvette
pendant que les expéditions cognent la joie
avec leurs chants et avec leurs danses

fond sonore
…………………
fêtes
et les petits dans les marais
ont poursuivi
leurs intentions de durer

tout en renforçant leurs positions de base
jusqu'à être présents dans un cratère

maintenant tu me manques mais
comme ce que je ne connais pas
goûte plus qu'une orange je me
tais

(Nyanza, 27 juin 1994)

je pars sans espace
(Murakôze Cyaane)

elle souffrait beaucoup à cause des coupures

avec un morceau de tissu
notre vie a recommencé

………………
on s'évite au passage
pour ce séjour
sans espace

on a tellement été coupés
avec leurs machettes

que la mort
qui devait faire mourir
a cessé

……………
tous les gens qui savent
que les agenouillements dans les herbes
dureront toujours

parce que leurs alliés seront volés
avant la fin de tous les morts
s'enfuient dans les papyrus

pour remuer la chance

mais je dois bien penser
que toutes les personnes grondant les jours
apportent la tristesse de ce qui se défait
et sont toutes mortes de réconfort

(Nyanza, 29 juin 1994 *a*)

je n'ai même pas fait le compte des blessés
« LE TEMPS COULAIT SUR LA PROGRESSION ARITHMÉTIQUE »
« À TOUT ÂGE JE DEVENAIS UN JARDIN ANGLAIS »
« LA LIGNE MARQUANT LE COLLAGE DE LA TÊTE »
« QUELQUE CHOSE DE L'ENCHÈRE SOYEUSE »…

remblent

qui
leur passage

j'ai continué à courir

rattraper le retard
en harmonie

P.S. :

j'avais une maison
je la savourais dans sa fourrure douce

(Nyanza, 29 juin 1994 *b*)

la pauvreté le découragement les camions sont partis en file dans la mousson en compagnie des collines

j'ai seulement tendu les bras et les cris
parce que j'étais dissimulé dans un convoi
un peu plus long et un peu plus court

les tueurs sont partis
je suis sorti
et j'ai fait voter les lois

(Nyanza, 30 juin 1994)

c'est la fin du massacre de ts ls jrs
Kunamura icumu
(raconter le silence)

plus de forces
et des repas de danse sans les inkotanyis
: bouillie de sorgho sans sucre
rwagwa et bières Primus
et la maison familiale

et les convois

: la malaria gênante
est plus qu'une culotte salie

ce système de bonnes œuvres

: neuf enfants
et *tout simplement* d'autres enfants
non accompagnés
comme moi
pendant-le-silence

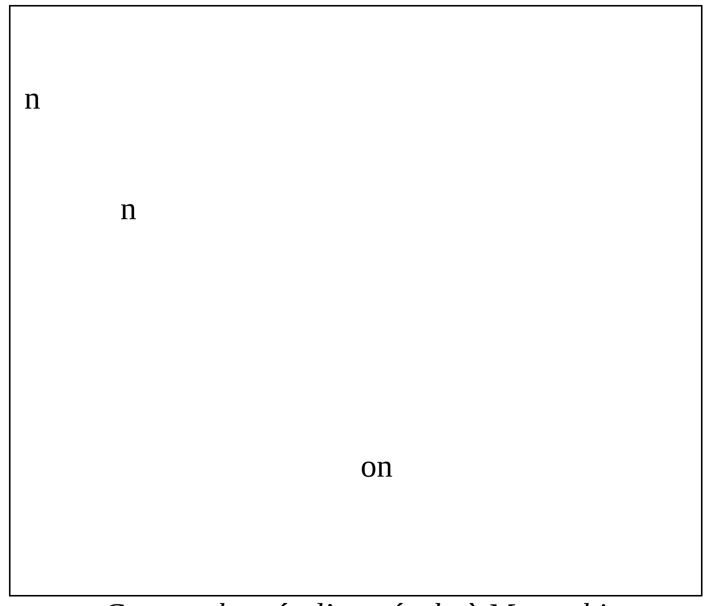
il arrive que quelqu'un soit sa parole :

- mise à mort des enfants handicapés du Centre de Gitarama
- bébé jeté vivant dans des latrines à Nyamirambo à Kigali
- […]

(à la main les photos de vingt mille corps exhumés d'une école à Murambi)

alors chacun sème –

(Kigali, 12 novembre 1994)



Corps exhumés d’une école à Murambi

II.

– un an
et dans la forêt on se sentait milliers de rien

et même de déchirer cette date

autour des femmes installées derrière leur panier de légumes et leur plateau d'épices j'attends afin d'être ambitieux ma m.re coupée entièrement

elle vient finalement
en restant dans le jugement

elle se soutient
en plein soleil
mvuye kure

(…)
et de la bouillie de sorgho

je retourne au change
je remonte le niveau des rêves

chaque temps de la vie ne fait plus de promesses

« je » est remis
sur le qui-vive

dormir est une salle de solitude

(Nyanza, 26 juin 1995)

assortiment de maniocs haricots patates
douces ananas avocats goyaves fraises
prunes du japon sachet de tomates
mêlées aux aubergines sachet de farine
de manioc

autrefois je possédais
plusieurs akazus
en terre non cuite (et une en dur)

les herbes sèches du toit
les petites branches de l'urutara
et le grand eucalyptus

le vieux matelas les nattes les
gourdes vides les bidons les
vieilles marmites en aluminium

~~les vaches les~~
~~chèvres les~~
~~visages~~ (sont)
c a s s é s dès
le seuil

je suis arrivé

je voudrais savoir qu'une part de ma vie
n'a pas quitté
les quelques années

(Nyanza, 30 juin 1995)

je suis retourné à la conversation

on se passe
des morceaux de nous

(moins de messes que jamais)

l'intérieur de l'église
à l'endroit où j'ai échappé
au massacre de ts ls jrs

je n'ai aucun problème
quelquefois l'igisoro je
joue qqs secondes

j'aime bien aller aussi seulement
une petite frayeur du sifflet

j'aime le silence plus épais et les braises de temps dans la cour de l'église

(Nyanza, 2 juillet 1995)

pris connaissance
dans les églises

comme tout arrêt
des impressions

j'avais pris connaissance des massacres dans les églises je savais que presque tous les habitants avaient disparu comme à bout des heures

j'

aimerais toucher avec mes larmes les visages
mais il ne reste rien

car c'est à l'endroit
de mes pensées
que j'ai tout égaré

et j'habite là
au milieu de mes silences

(Nyanza, 4 septembre 1995)

le massacre (le vent) de tous les jours
(Muyaga)

le samedi
les forages poussés au plus loin

et j'attends que le ciel s'éclaircisse

[l'école le marché aller chercher l'eau rendre visite à ~~la famille~~]

je n'aime pas le mémorial
je n'aime pas la commune rouge
les os sont un triste résumé de la douleur

Tous ces morts me
reviennent avec
Leurs visages
désaccordent le
silence de la marche
jusqu'à l'eau du
puits

la
souffranc
e fait de
chaque
secon

de le ne pas mourir
m'endommage je suis
éparpillé dans mon cœur
cogne

(Nyanza, 11 septembre 1995)

elle apparaît dans les champs
sur les marchés

: « je ne voulais pas finir seule
abandonnée dans un cauchemar »

je regarde les vides dans les crânes les
silences qui vrombissent et je suis cet
air *Ibuka*

– la récolte du fonds

comme si   du bout des doigts

ne pouvoir se
débarrasser des
images

je viens

la cession des chemins

la congélation des forages

je regarde tous les murs
je vais vers
et je regarde les ossements qui tassent

je ne sais qui

(Nyanza, 16-17-18-19 septembre 1995)

je regarde les trous
je regarde la crainte des ossements

elle me regarde

je puise dans tous ces gens autour de moi
et alors
on commence

(décortiquer le café
les haricots

petite chaise pliante
petit tabouret
nattes

((lits et paniers
couverts avec les nattes))

(((dans les paniers
on garde la récolte (sorgho
haricots))))

tomber en amour avec la vie
malgré la brusquerie de la mort

(Nyanza, 20 septembre 1995)

ce qui sera plus haut
et le feuillage

les bris du feuillage

ils furent pourtant tués

importance

: ils furent
au milieu des chemins

de plus en plus complets

et le fait que nous voulions la mémoire

dédiée aux couleurs passées

(Nyanza, 25 septembre 1995)

[…] les vaches ankolé avaient péri le lendemain

de nouveau
des gens de connaissance
les avoir en prison

et des nouvelles de ceux qui avaient tant voulu

……………………………………………
quoi tuer en moi pour que les rêves me soient gentils ?

on s'échange les récits sans les intonations

la mémoire s'épine
dans les racontars de vérité

on échoue à la rendre
plus tricheuse

(on attend son nom
on cherche à l'innocenter

si on lui demande
« les intempéries de la maladie »

si on lui demande de tuer
« »)

(Nyanza, 1er novembre 2006 *a*)

((« je donnais un peu de bruit
sans qu'on me voie ce jour-là

la chasse a commencé

après je n'ai pas hésité
à m'engager dans la compétition

pour
écouter
les choses avec l'attention méritante

en des termes qui
coupaient l'existence
en toujours et
gâchaient l'intimité »))

lechantdestisserins

pour acheter du calme
en prison j'ai fait sautiller toutes mes vérités

: « au fond je ferai la pensée

pour

»

: leur nombre
ne voulait même pas dire

« des ambiances
dans les prisons »

(Nyanza, 1er novembre 2006 *b*)

sans anicroche
les épouses pour viol

je vais dire sa machette sa parcelle

confiance
envers les autres
et pas seulement

les personnes qui étaient

« je » est prononcé au tribunal
la nuit me jette des inquiétudes

- je suis en train de rien -

on essaie de ramener pour soi
les pensées primordiales de l'oubli
…………
je ne sais pas

un soir j'étais cassé
par un homme de connaissance
(on se connait depuis l'enfance des mots)

alors machette
qui a délogé mon silence

nos regards se sont connus

(des tremblements de souffle dans la mémoire)
((une pensée me saute de côté))

(Nyanza, 6 novembre 2006 *a*)

j'en suis à retirer les enfants
de leur silence
pour les regarder

je suis en période de les voir
)chacun s'appelle Nyirantambara(

le premier que je reconnais
a commencé à voir

c'est bien lui qui a coupé
mon grand fr.re

les normes
savent

…….

en vain on est tenté
de parler normalement

moi c'est
près de
l'encrier que
j'ai senti
pour la
première fois
mon cœur
jamais se
ranger

(Nyanza, 6 novembre 2006 *b*)

ils faisaient comme si on était à déchiqueter avec des ahanements de circonstance est bousculée la mémoire des choses observables et des choses qui ne le sont qu'après les larmes la vie elle me contente même quand rien n'est propre à contenter on prend chacun toute la crainte à son compte comment partager la nuit des marais nous fait des rumeurs qui ne sont pas celles du rêve peut-on en réchapper quand chaque journée les grimaces de douleur sont les pires les sentiments d'indifférence sont bousculés chaque nouveau jour est un jour dernier je ne trouve rien dans l'ordre des réponses on ne pensait pas que la vie serait une ligne presque effacée sur la piste des chasseurs j'espère la vieillesse et ses minutes d'oubli à prendre je me démunis de tous les rires et sourires que je gardais pour l'après je me montre bagarreur avec mes souvenirs je ne crains rien car chaque chose est un presque-fantôme mais se souvenir c'est mettre dans le cœur des paroles risquantes je balbutie mes rêves voilà ce que parler veut dire nos pensées ne disent rien de valable le plus souvent l'envie de mourir me contourne les visages avancent avec toutes les précisions boueuses en trombe j'ai jeté tous mes regards les mots se cognent et offrent une grande mésentente le temps qu'il faut bien grappiller avec ses activités de rien se présente inconsolable vivre cherche querelle avec les pensées aucune pensée ne me contourne la moindre pensée se montre éreintante aisément mes pensées m'ont fait contourner le calme sans impatience à chaque pensée l'espoir nous moque la peur prend ma vie sans faiblir nos souvenirs de nouveau très préoccupants ne peuvent envisager aucun partage dans les mots le lisse de la peau se lasse dans la mort le craquement des nourrissons se parler d'oubli pousse les gens de côté il y a la vie la peur est tenaillante ça dépend de la poussée dans les mots les souvenirs passent incommodés dans la vie les souvenirs n'offrent pas de disputes d'héritage plusieurs poussées de mots en graines je reste malgré tout sans issue la mort naturelle se fait nuptiale la mémoire se promet définitive vivre est trop souffrant mais mourir serait un oui donné aux tueurs comment esquiver la course il n'y avait plus rien à croire dans la défriche des jours j'ai mes regards avec moi pour accabler les visages je me suis laissé comme possible à l'intérieur de mes prières je ne m'étais jamais proposé l'abandon de l'espoir le calme couramment conjugué en pensées m'ignore dans le rêve la vie se fausse et c'est joué pousser l'oubli à sortir qui va aux mots mes gestes presque doux n'ont plus le frein sur la

peur

(Hôpital psychiatrique de Ndera, Kigali, 9 novembre 2006 *a*)

les dos devant qui

me reviennent dans mes rêves il y a du tapage dans le silence à chaque fois qu'une pensée me remplace la mort va très bien je me montre un peu sauvage avec les souvenirs m'entre-tuent au cœur chaque jour est un jour de colère on discute de la faute dans nos plus risquées prières mon visage pourrit dans mes pensées et j'échoue à en faire un nouveau en catimini on propose le lit nuptial à ce qui reste de la mort on n'ose pas suffisamment se chamailler avec la mémoire accomplit mes souillures les oublis sont des paroles trop brèves dans la mémoire même les oublis se trouvent marqués je me courbe dans l'attente de mon regard sur les choses qui ne sont pas abîmantes je me sens étranger jusque dans l'oubli aucun souvenir n'est en mesure de me perdre je suis travaillé par les pensées le désespoir à chaque pas hors des spasmes enveloppants du sommeil reprend ses esprits les derniers cris devant les coupures sont le concentré de tous les mots d'une vie à vivre on se dissimule le torse dans la moindre parole la course fait de chaque peur une peur intime on gardera cette intimité pour le toujours provisoire de la vie restante mes souvenirs ne murmurent contre personne sinon mourir nous simplifierait je me répète les paroles accommodantes de l'oubli j'ai fait tremblant de dire les rêves me laissent chagrin ou absent des rêves c'est un détail mais je me laisse mollir par la fatigue les appauvrissements des pensées claires ce que j'appelle les souvenirs se mettre dans les mots ensemble je fais tremblant de me perdre dans un chagrin plus grand que le chagrin dans chaque mot je minimise les agenouillements mais j'échoue à plus au pire moment de mon sursis j'ai vécu la tranquillité de me savoir défait je n'ai plus d'égards pour la pourriture des marais ou des phrases depuis la vie est moins saisissante elle est plus multiple les mots sont la même broussaille où dormir je me sens libre de la vie qui ne connait plus le mariage coutumier de soi avec la vie où je suis en mensonge pour ne pas être un gouffre ambulant et vrillant les vivants sur les collines apaisées ce n'est pas le grand nombre je ne me désapprends pas de la mort les vivants parfois sont sans honte et reprennent la chasse alors que les blessures mettent certains étourdis à côté de leurs corps je me mets convenable dans les mots pour faire les oreilles irritées avec la peur les mots plus haillons au fur et à mesure que je m'épuise dans le sans-sommeil des nuits je me démunis des mots et des silences qui sont l'autour la vie d'après dépendra de l'oubli qu'on mène mon destin de courant jusqu'au

poème

(Hôpital psychiatrique de Ndera, Kigali, 9 novembre 2006 *b*)

[…] les ventes de parcelles

pour les épaules
en prison j'ai
tout pardonné
dans les termes

je corrige le nombre

et le traumatisme d'être six

)on échoue à entre-marier les souvenirs(

(il apparaît une certaine légèreté
qui va de pair avec la récente ambiance

d'ailleurs aux petits soins
pour nous

donc
légèreté et chasse
mais l'existence de toutes ces choses
est surtout l'étonnante ampleur de leur nombre)

(Nyanza, 15 décembre 2006 *a*)

((comme de faire tourner
le pardon

un message d'excuses des muzungus
ou un petit cadeau d'essence Shell

[un prisonnier finit son
dimanche en se signant
c.-à-d. fait sursauter la
semaine entière]))

(((d'adresses
et non pas de pardon

ils peuvent être actifs
dans les causeries du cœur)))

(Nyanza, 15 décembre 2006 *b*)

dans la bande d'amis
qui n'a pas fait d'alliance
on se rencontre souvent

sans avoir la même distance
avec le temps qui revient

soudain l'annonce « changez de camp »
(…)

comment faire pour ne plus être
dans l'endroit vulnérable du souvenir

……………………………….. ;

les libérations de lecture

Conversations

« nous » jusqu'à la maison
(où refermer les ouvertures de violence
avec les objets du rien)

« eux » jusqu'aux champs
brûlés d'affronts en nombre
et aux enclos vides

« eux »
plus que tous les restes
« eux » *à regard touchant*

)de tous côtés les gémissements faisaient plus petits les silences(

(Nyanza, 17 décembre 2006)

;

j'ai quitté le camp avec les belles chansons

j'ai chuté en relevant les silences

par les questions je me suis dépêché

je me suis quitté
pour ne pas avoir à tirer le mauvais œil

(Nyanza, 24 décembre 2006)

difficulté de rencontrer
le sens
le calme

ibyange

enchantés
fertiles

être une simple fuite
dépourvue de sens

même élevée
avec de mauvais rêves

mais pour moi
la chance de devenir quelqu'un
est passée à vos questions-réponses
avec *Débris de tuer*

parce que j'ai un peu perdu la mort

(Vancouver, 25 décembre 2008)

les solistes nous rappellent
dans nos offenses
que mourir même est un chiffre

plutôt que de nous perdre
on se croira on se verra à nouveau

;

je soupire les visages
que les coups rendent
bouillie

mille convives qui sont mangés

ni premier
ni dernier

enfin commencera

(Vancouver, 1er janvier 2009)

paisible crypté dans la nuit
en munyarwanda

je veux construire une maison
pour mon imagination
et y mettre le feu

ce sont des morceaux que je foule
comme je regarde ce que je n'ai pas vu

et en avant

il faut que je marque sur la poussière rouge
que je me souvienne du pas de danse bantoue
de l'effroi de cette figure qu'elle n'avait pas au moment de mourir

[je vois une fuite
dans le silence

: les
visages
insistent
dedans et
me parlent
pour me
taire]

(Vancouver, 3 janvier 2009)

jemeguetteavecl'angoisse
jem'appelleaveclacrainte
jem'éparpilleaveclapeur

je me rejoins parfois
avec un peu de sommeil

mais à l'équilibre souvent
le rêve m'allonge dans la vase

est-ce que les corps pourrissent
allongés dans la phrase ?

tendons coupés

: l'élan
dans chaque pensée
soupirante

les paroles de pardon dans les eaux restées
se
tordre
précisant
les sommes
avant de
s'acheter
des
boussoles
et du
parfum

(Vancouver, 7 janvier 2009)

comme un homme d'expérience
qui défile dans la poussière rouge

depuis la mort
je ne suis plus très sûr de rien

et je roule dans la poussière
selon l'inclinaison du poème

(est … avec toutes les pensées un trajet grossièr…ment formé d'un cœur autour de la marée)

l'on tirera les barques vers la mer
et étagée
comme sur les gravures

le sens coule
aux abattoirs

jadis du fond de l'eau
les corps qui n'avaient pas vu les larmes

malgré le coup d'archet des années

(Vancouver, 25 janvier 2009 *a*)

(je me
crois
repris
dans les
mots)

je me suis remis dans la parole
me suivent les mots avec des reflets
tout de suite je ne sais rien des mots

ne plus seulement
penser au marais qui trouble
dans les mots je fais un peu de camouflage

je ne me suis pas mélangé à ma crainte des machettes
la liste des choses visibles (1 touraco 9 talapoins 2 sitatungas)
vivre je ne trouve ni pourquoi ni comment
nos cauchemars sont en voie de nous vivre

« Une seule balle : la chasse au volcan. »
la phrase se place au-dessus du mur
rendant la lumière sauvage

je maintiens à peine de très profondes fosses

une fracture

un mur

jusqu'au
fond
de l'eau

(Vancouver, 25 janvier 2009 *b*)

l’eau est toute bleue

le regard est appelé
par ce bleu
qui ouvre la géographie

………………..

[j’enfonce
la mémoire
du nouveau-né
dans m
je m’a
ide de
la parti
e coup
ante d
u mot]

l’horizon
diffus à la
coupure
du souf
fle et
l’absence
qui me
tient lieu
de
gouffre

à mots touchant
oublvivre

j’enclenche les mécanismes

j’admets
une infime fraction de temps

je crée un court temps d’enfance

(Vancouver, 26 janvier 2009 *a*)

et le jour empêchera notre poitrine

de la terre entrecoupée

plumage
foulé

nul ne sent la chaleur

j'avance dans le jour finissant

retentit la maison

l'enseignement de l'air se fait plus lointain

le
sol
tu es reçu sur la terre

umupanga inconnues
des mains

lorsqu'il fait jour
à la force de cette route

jusqu'à l'extinction

(Vancouver, 26 janvier 2009 *b*)

et tard dans l'après-midi au bout d'une centaine de pas
un visage

durant le silence
en lui demandant s'il n'est pas en réalité beaucoup plus éloigné

élevant sa maison
au confluent des gaçaça
et de la plaine broyée par les nuages

muhere
avant le soir

iruhande arrêtées
sur la route

brûlent leurs balbutiements

(Bâle, 16 février 2009)

chacun pense que le sang
touché aux lettres

nous ne sommes pas venus à bout /

la forme de leurs cendres

/ je suis abîmé dans les jardins

j'éclabousse de fortes odeurs les mois sous les nuages

la pomme de douche du monde

partout l'air soufflé par ces trous
et je traverse

(Bâle, 19 février 2009)

ordures

broussailles des nuages
pour des combats en salle
………

j'aimerais être chanceux au point de pouvoir dire à chaque temps
: je vais rentrer à la maison
………

ils ont demandé si
j'étais par bonheur
la part de mon
refuge

………

des nuages
…
le journal de voyage
: un homme qui s'est déroulé
…
……………
leur mort à la radio
un grand nombre de signes

chasser les nouveaux
de semaine séculaire

(on pensait que la liste
seulement était en train
de mourir)

(Bâle, 20 février 2009)

le poème s'apprend
par pertes humaines

liste est de faire mourir

déjà m.m.n
les hommes étaient deux

je n'oublie pas le retrait de son visage

entraîné
sous les papyrus

je n'ai plus l'oubli de ça

de plus
et devant plus de sable

nous voici

donc j'ouvre la porte du rêve
ces trois dernières nuits

(Vancouver, 23 février 2009 *a*)

(chimie de l'enfance)
je me mets dernier à la fête du lait

je réussis enfin

la vie

du temps

une des contraintes étranges

un ballet

(Vancouver, 23 février 2009 *b*)

j'ai connu l'élevage

(dans les carrés
les animaux
ne se croisent jamais)

j'ai parlé

ce sont des choses
qui leur font reproche

j'ai pris
les mots qui ne se refusaient pas à moi

je n'ai pas réussi
ma sortie des paupières

(ses poches
une chose après l'autre

sol
dans le soir

le paysage froid et mouvant
comme une lame (re)couverte d'asticots)

(Vancouver, 17 mars 2009 *a*)

tous les paysages

perspective de rochers battus
par d'innombrables champs de blé

à ne plus pouvoir compter

(…)
au sentier

et enfin et surtout
les (…) grands (…) centres urbains

nous vivons notre vie chagrine
en une grande quantité d'instants isolés

isolés pour être perdus
au sein d'une multitude
de choses

(Vancouver, 17 mars 2009 *b*)

le monde
ce javelot

après avoir été repris par les cerveaux
(incident avec les autorités)
et par les danses

- un chant qui refuse de prendre son pouls -

corps en appel
vainqueur en tout

(les cicatrices rappellent au monde
qu'on a coupé dans nos pensées)

(Vancouver, 17 mars 2009 *c*)

(plus d')
une décennie

: distance que je n'ai plus repoussée
(simple promesse)

le soupçon
sait que le destin

a peu de partenaires

…………………………
j'aurais pu mentir et avoir plus mal

j'en suis là
c'est grâce aux visages ensemble

ils nous offrent

en s'associant trop strictement
à l'autre âge des choses

(Vancouver, 17 mars 2009 *d*)

le sens

ce n'est
plus
chaud
comme
avant

dire : deux
ce que je dis de la neige

puis
tomber
d'accord
avec le
silence

(et je suis tous
ces morts qui
gèlent les
mots)

vivre a été ma faute natale

le poème
te réveille

tu as bien
dormi ?

(Vancouver, 17 mars 2009 *e*)

sans plus de souvenir valable
pour atténuer les cadavres

: les mouches les larves les becs des
oiseaux et les museaux des chiens

*

je suis renommé continuant

*

les cris me laissent distrait dans mes pas

*

on devenait peu à peu à soi-même nulle personne

*

j'aimerais mettre de côté toutes mes marches de marais

*

Ça se passe derrière chaque visage

(Papier A4 plié trouvé sur le corps, le 12 avril 2010, à Kigali)

Deux vers (p. 15) sont empruntés à Cassius Niyonsaba, dont la parole fut réveillée par Jean Hatzfeld non loin de la colline de N'tarama : « Les gens qui ne coulaient pas de leur sang coulaient du sang des autres, c'était grand-chose. » (Jean Hatzfeld, *Dans le nu de la vie, récits des marais rwandais*, Paris, Seuil, Collection Fiction & Cie, 2000, p. 17).

Mon travail poétique est dédié à ces deux êtres, le rescapé et le passeur de paroles (celui qui souffle sur les braises de la mémoire), ainsi qu'à Julien Schuh, décrypteur d'absolu, et ciseleur de langages.

Remerciements à Virginie de la Hija.

Vous trouverez à l'adresse suivante le *pendant théorique* de ce *travail de création* :

http://debrisdetuer.blogspot.com/

ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN FÉVRIER 2010
PAR ICN(64 ORTHEZ)

POUR LE COMPTE DE
L'ATELIER DE L'AGNEAU
1 MOULIN DE LA COURONNE
F 33220 ST-QUENTIN-DE-CAPLONG